

Le conducteur de cette voiture se promenait de long en large sur le trottoir, son fouet autour du cou, fumant un brûle-gueule amplement culotté, les deux mains dans les poches de sa blouse bleue presque neuve, et coiffé d'une casquette de fausse loutre enfoncée jusqu'aux oreilles.

En voyant arriver Etienne et René, il marcha vivement à leur rencontre.

S'ils n'avaient été prévenus, les deux hommes n'auraient pu reconnaître en lui Pierre Lorient, tant son apparence habituelle était modifiée.

—La carriole est là... leur dit-il d'une voix traînante; vous voyez, mon bourgeois, que je suis exact...

—Attendez... répliqua le jeune médecin. J'obtiendrai qu'on donne l'ordre de laisser votre voiture entrer dans la cour...

—Vous n'avez rien vu de suspect? demanda René tout bas.

—Rien du tout... Allez de l'avant et faites vite. Les angoisses d'Etienne et du mécanicien étaient assurément, ce jour-là, moins poignantes que la veille, mais une indicible émotion les oppressait tous deux.

Berthe était vivante, ils le savaient, mais dans quel état allaient-ils la retrouver?

Au concierge de l'hospice, qui les arrêtait au passage, ils répondirent qu'ils allaient au greffe.

—Vous nous reconnaissez, je pense, monsieur... dit René Moulin au greffier.

—Parfaitement, monsieur...

—Donc nous n'avons pas à vous expliquer le motif de notre présence...

—En effet, je le connais... J'ai fait part à qui de droit de votre intention d'emmener votre parente... C'est un droit qu'on ne saurait discuter; mais le médecin dans le service duquel se trouve la jeune femme ne m'a point caché que l'état de la malade est assez grave pour qu'un déplacement lui puisse être nuisible...

Etienne sentit les battements de son cœur s'arrêter...

—Du reste, poursuivit le greffier, l'interne de service a ses instructions et vous fera sans doute des observations à ce sujet.

S'adressant à un employé subalterne, il ajouta:

—Conduisez ces messieurs à l'interne de service. Je vous prierai, messieurs, de me faire connaître la décision prise... J'aurai besoin de vous pour remplir quelques formalités...

Après une réponse affirmative, les deux hommes suivirent l'employé.

L'interne de service lisait une feuille médicale. Il se leva pour accueillir les visiteurs et leur dit:

—C'est vous sans doute, messieurs, qui venez réclamer une malade?

—Oui, monsieur, une malade occupant le lit numéro 8 de la salle Sainte-Anne... répondit René.

—Vous avez l'intention de l'emmener, pour lui donner à son domicile les soins que son état réclame?

—Oui, monsieur...

—Je vais vous mener auprès d'elle et, quoique n'étant pas médecins, vous vous convaincrez par vos propres yeux de la quasi-impossibilité de satisfaire votre désir.

—Elle est donc bien mal? balbutia Etienne d'une voix à peine distincte.

—C'est tout au plus si elle pourra vous reconnaître... Venez, messieurs.

Les deux hommes échangèrent un regard constant et suivirent leur guide.

L'interne les fit monter au premier étage, les introduisit dans la salle Sainte-Anne et les conduisit auprès du lit portant le numéro 8.

—Voici la personne que vous demandez, dit-il en désignant Berthe, dont la tête pâle reposait sur l'oreiller.

L'orpheline avait les yeux fermés et semblait dormir.

Etienne et René s'approchèrent lentement, avec un trouble facile à comprendre mais impossible à décrire.

Ils ne respiraient plus.

XXXI

Les traits amaigris de Berthe portaient l'empreinte des souffrances que la pauvre enfant avait subies.

Un large cercle de bistré se dessinait autour de ses paupières closes.

C'était un spectacle navrant.

Deux grosses larmes coulèrent sur les joues de René.

Etienne fut obligé d'appuyer son mouchoir sur sa bouche pour étouffer les sanglots qui montaient de sa gorge à ses lèvres.

L'interne se sentait bien autrement remué par le spectacle de cette douleur muette que par les manifestations d'un bruyant désespoir.

Le neveu de Pierre Lorient, dominant son trouble, demanda d'une voix très basse:

—A-t-on constaté quelque fracture?

—Non, monsieur, répondit l'interne, mais un épanchement interne s'est produit à la suite de la commotion violente... Il y a eu paralysie momentanée des cordes vocales... Cette jeune femme ne pouvait prononcer un seul mot.

—Il existe du mieux, cependant?

—Certes, monsieur, grâce à l'habileté de notre médecin en chef. Le danger est moins grand... Berthe venait de faire un mouvement léger comme si, dans son sommeil, un murmure indistinct avait frappé ses oreilles.

Ses yeux restaient fermés.

—Me permettez-vous de la réveiller? fit René.

—Je n'y vois aucun inconvénient... Il faut que vous sachiez à quoi vous en tenir...

Le mécanicien, se penchant vers l'orpheline, prononça deux fois son nom.

Cette voix connue produisit sur l'enfant une impression soudaine.

Elle ouvrit brusquement les yeux et, à la grande surprise de l'interne qui la croyait hors d'état de faire un mouvement, elle se souleva en regardant le visiteur.

Ses prunelles alors devinrent brillantes; une faible teinte rose colora ses joues livides; le voile étendu sur son cerveau parut se déchirer et, la joie triomphante de la paralysie, elle balbutia:

—René...

—Oui, c'est bien moi... répondit notre ami, et je ne suis pas seul...

En même temps il prenait Berthe par la main et l'obligeait doucement à se tourner du côté d'Etienne.

A la vue de celui qu'elle aimait, l'orpheline fut prise d'un tremblement nerveux. Des larmes abondantes jaillirent de ses paupières; elle tendit ses bras amaigris vers son fiancé, murmura des paroles indistinctes; puis, vaincue par la faiblesse, elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

—Ce n'est rien... s'écria le jeune docteur. Une crise causée par la joie...

—C'est le salut! répliqua l'interne. Elle vous a reconnus, messieurs... elle a parlé... votre présence a fait un miracle...

—Aussi notre résolution d'emmener la malade ne peut que s'affermir... reprit Etienne.

L'interne répondit:

—Après ce que je viens de voir, je n'ai aucune objection sérieuse à faire.

—Chère enfant, continua le médecin en prenant à son tour la main de l'orpheline, nous venons vous chercher...

Une joie de plus en plus vive se peignit sur les traits de Berthe.

Ses lèvres remuèrent.

On devina plutôt qu'on entendit, le mot: OUI... trois fois répété.

Etienne poursuivit:

—Nous allons vous conduire à votre demeure, où vous serez entourée de soins... Vous sentez-vous la force de supporter le transport?

Les lèvres de l'enfant remuèrent de nouveau.

—Oui... oui... oui... répétaient-elles encore.

—Maintenant soyez calme et n'essayez plus de parler... il importe d'éviter toute inutile fatigue.

Et, s'adressant à l'interne, il ajouta:

—Voulez-vous être assez bon, monsieur, pour donner des ordres?

—Parfaitement.

L'interne fit un signe à l'infirmière, qui se hâta d'approcher.

—Allez prendre à la lingerie les vêtements de la malade numéro 8, lui dit-il. Prévenez aussi deux infirmiers d'avoir à se tenir à ma disposition...

La brave femme obéit avec empressement.

—Vous avez une voiture? demanda l'interne.

—Oui, monsieur.

—Quel genre de voiture?

—Une carriole de campagne bien suspendue et garnie de matelas.

—Il faudrait apporter ici l'un de ces matelas qui, placé sur un brancard, servirait au transport de la malade... Je vais donner l'autorisation d'introduire la voiture dans la cour... Veuillez me suivre.

René accompagna l'interne.

Chemin faisant ils rencontrèrent les deux infirmiers qui se rendaient auprès du lit numéro 8.

—Prenez un brancard, leur dit l'interne, et venez.

Cinq minutes plus tard la carriole, conduite par Pierre Lorient déguisé en campagnard, venait se ranger près de l'escalier accédant au premier étage.

Les infirmiers prirent dans la voiture matelas et couvertures, organisèrent une sorte de lit sur le brancard et regagnèrent la salle Saint-Anne avec l'interne et René Moulin.

Deux sœurs de charité soulevèrent Berthe avec précaution et l'étendirent sans secousses dans le lit improvisé.

Elle s'abandonnait en souriant.

L'interne détacha la pancarte qui se trouvait à la tête du lit et signa l'excuse.

—Vous voudrez bien, messieurs, passer au greffe avec moi... dit-il ensuite à Etienne et à René.

—Oui, monsieur...

Le brancard fut porté jusqu'à la voiture.

Les deux infirmiers, se plaçant l'un aux pieds et l'autre à la tête, soulevèrent le matelas et par conséquent la malade, et l'installèrent dans la carriole, sous la bâche.

Etienne s'assura que Berthe était bien couverte et dit à Pierre Lorient:

—Attendez nous à la porte de l'hôpital.

Puis, prenant le bras de René, il accompagna l'interne au greffe.

Le greffier prit la pancarte et se disposa à remplir les blancs avec les indications qu'il allait recevoir.

—Quel est le nom de la jeune femme que vous emmenez? demanda-t-il à René, qui répondit:

—Elise Duchemin...

—Son âge?

—Vingt-deux ans.

—Son état?

—Brodeuse.

—Sa demeure?

—27, rue de la Tour, à Passy...

—Célibataire ou mariée?

—Célibataire.

—Votre parente?

—Ma cousine.

—Vous vous nommez?

—Duchemin, comme elle, et j'habite le même logis.

—Sa chute est le résultat d'un accident?

—Oui, monsieur... Etant allée à Montreuil voir une amie, elle s'est égarée sur le plateau et elle est tombée dans une carrière où elle aurait dû se tuer cent fois plutôt qu'une...

—Pauvre jeune fille! Vous la conduirez à son domicile sans doute?

—Oui, monsieur.

—C'est tout... Messieurs, vous pouvez partir.

Les deux hommes remercièrent le greffier et l'interne et rejoignirent Pierre Lorient qui les attendait avec impatience.

—Et maintenant, murmura René à l'oreille d'Etienne, que nos ennemis cherchent s'ils le veulent! Je les défie de retrouver la piste!

—J'admire l'aplomb avec lequel vous mentiez tout à l'heure...

—C'était de bonne guerre! Il faut se garer par tous les moyens!

—Où allons-nous? demanda Pierre Lorient à voix basse.

—Rue de l'Université... répondit Etienne de même.

—Quel numéro?

—Je ne m'en souviens pas, mais comme vous irez très lentement, nous vous accompagnerons à pied, et nous vous arrêterons où il faudra...

—Compris... bon...

Pierre Lorient s'installa sur le brancard et la carriole se mit à rouler.